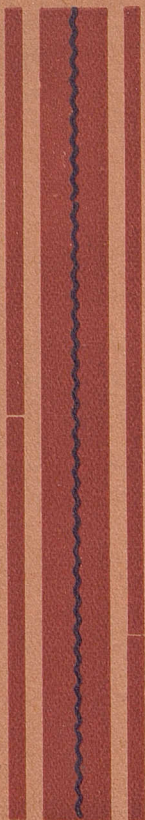


ÉDUCATION
ETUDE

SOLIDARITÉ
AGRÈMENT

**L
e
c
r
e
u
s
e
t**



Janvier 1929
Bulletin Mensuel de
Propagande Syndicale

5^e Année - N° 1
Le numéro : 50 cent.
Abonnement : Un an :
5 francs - 6 mois : 3 francs

LE CREUSET

Bulletin Mensuel de Propagande Syndicale

Rédaction et Administration Jean DE BOE, « Le Creuset », 23, place Saint-Géry. Bruxelles
Les articles n'engagent que leurs auteurs.

Sommaire :

Bonne Année!... (p. 1); *Coin du Morticole* (p. 4); *A propos de charbon* (p. 5); *Le Pèlerin de Moscou* (p. 7); *En marge du projet Devèze* (p. 12); *L'index à 852!* (p. 14); *La Poubelle* (p. 15).

BONNE ANNÉE!...

Ah! oui, « bonne année! ».

C'est sans regret que nous avons vu retomber dans le néant les derniers jours de l'année défunte. Non pas qu'elle fût très différente de celles qui la précédaient, pas plus que nous espérons davantage de celle qui commence. En vertu du principe que les mêmes causes produisent les mêmes effets, il est incontestable que le régime capitaliste entraînera toujours avec lui la misère, la souffrance, la corruption, la laideur. Et ce ne seront jamais les emplâtres parlementaires qui y changeront quelque chose.

Mais, cette fin d'année 1928 ne fût-elle pas symbolique? Pouvait-on imaginer apothéose plus éclatante que cette soudaine explosion de fange couvrant les plus illustres, les plus représentatifs de notre magnifique société moderne? Quelle expression plus nette du taux de la moralité publique pouvait-on trouver que celle de ce ministre de la Victoire et du Traité de Versailles, malencontreusement surpris en pleine opération d'escroquerie, de faux en écritures pour une bagatelle de quelques millions? Et le

krach de cette Mme Hanau, championne de la Société des Nations?

Que les gens simples s'exclament et s'étonnent, prouve que la candeur est une vertu tenace! Que la « grande presse » s'indigne et amène la conscience publique, prouve que les affaires continuent et que, si le voisin a eu le malheur de se heurter à un concurrent puissant qui l'a fait prendre la main dans le sac, il en est d'autres qui ont plus de chance et qui continuent impunément, si pas pour « L'Interpresse », pour le concurrent ou pour la « Machin-Chose » un affermage aussi lucratif de leurs colonies financières ou politiques!

Nous le répétons, les mêmes causes produisent les mêmes effets; et ce ne sont pas, tranquillisez-vous, les causes qui seront incriminées par les juges instructeurs.

Escroquerie! dit-on, abus de confiance, corruption! abus de pouvoir! trafic d'influence! Que voilà de bien gros mots! En somme, quels sont les fondements mêmes de notre belle société capitaliste? Serait-ce, par hasard, le désintéressement, l'humilité,

le dévouement, l'ascétisme ? Non, n'est-ce pas ! A tout ce qui dépasse l'échelle du travail peuvent s'appliquer ces gros mots. Et comme c'est au-dessus de l'échelle du travail que commence la « vertu civique », qui s'accroît toujours davantage à mesure que l'on progresse dans l'ordre parasitaire, il est évident que plus riche on est, plus on a de « vertu civique », c'est-à-dire plus on est honnête, généreux, loyal, etc., etc. ; et si la richesse consiste à accumuler une capacité d'achat toujours plus grande, sans produire la moindre contre-partie utile, il est encore évident qu'il doit y avoir abus de pouvoir, escroquerie, etc. Ces pratiques sont donc à la base de notre régime et, dès lors, il convient de les appeler « vertus ». La preuve en est que vous ne trouverez jamais des travailleurs nantis de la croix de la Légion d'honneur, ni de l'Ordre de Léopold ; mais bien des parasites dorés : banquiers, industriels, hommes politiques, ministres, collaborateurs ou non de Mme Hanau.

Donc, lorsque pour des raisons de concurrence, un groupe financier puissant parvient à précipiter la déconfiture d'une « affaire » et qu'à la faveur d'une enquête la boue coule à pleins bords, ne vous exclamez pas, braves gens, ne vous étonnez pas, surtout ne vous laissez pas prendre à l'indignation de commande de votre journal bien pensant. Mme Hanau n'avait rien inventé, son affaire était aussi « honnête », aussi « saine », aussi « fructueuse » que toutes les autres, ni plus, ni moins. M. Briand, diplomate universel, qui, avant d'entrer dans la carrière politique, était riche à millions — comme tous ses collègues — et qui, aujourd'hui, après je ne sais combien de ministères, sans compter la liquidation des congrégations, et cette guerre — qui ne ruina pas tout le monde — est, comme tous ses collègues, pauvre comme Job, n'avait-il pas, en gage de parfaite honnêteté,

donné à cette même Mme Hanau un autographe de sa loyale main qui signa tant de pactes célèbres et de secrets accords ? N'y avait-il pas l'aval des plus authentiques vertus, depuis celui de ce brave homme de curé qui touchait à peine 50,000 fr. par mois pour avoir drainé 5 millions parmi ses fidèles brebis, jusqu'à celui de ce fils de magistrat de la République qui se faisait attribuer des mensualités de quelque 80,000 francs pour avoir soutiré 8 millions aux petits administrés de son père ? Que fallait-il de plus pour satisfaire au protocole de l'honnêteté ? Il ne fallait rien de plus. Tout le monde était satisfait : l'argent égaré par mégarde dans les bas de laine des petits épargnants, retournait dans les coffres-forts des seuls élus qui ont le droit de le posséder : ministres, archevêques, banquiers, hommes politiques, et autres gens de la haute société. Tout cela était parfaitement honnête et probablement même philanthropique... et le serait resté si... des jaloux tout-puissants, en l'occurrence d'autres banques, n'avaient trouvé un Poincaré pour gâcher tout ce joli travail. La morale n'est donc pas en jeu. Simple rivalité, sans plus. Depuis les emprunts russes et Panama, la France en a bien vu d'autres et elle n'a pas fini d'en voir...

En cette année 1928, l'étiage de l'imbécillité universelle s'est splendidement maintenu, peut-être même abaissé. C'est presque indistinctement, et pour faire écho aux plaisanteries de M. Kellogg, que des poudrières, fabriques de munitions et autres dépôts d'explosifs ont envoyé dans l'autre monde un nombre respectable de héros de la paix. Des « Madames » aussi distinguées que modernes ont révolvérisé époux et amants et... reconventionnellement, avec confidences ragoûtantes sur les mœurs très spéciales de leurs victimes. Des banquiers en plein vol — n'allez pas imaginer des choses ! — se sont trom-

pés de porte et tombés d'une altitude de plusieurs milliards dans le néant égalitaire. Que ne s'est-il passé qui n'atteste de la haute civilisation de cette année écoulée ? Et jusqu'à cette forme supérieure de la morale humaine de deux peuples dressés l'un contre l'autre, escopette à la main et haine dans les yeux ! N'est-ce pas là le gage remarquable de ce que peut une société supérieure ! Face à la Société des Nations ; à la Convention Pan-Américaine et au pacte Kellogg, voir fleurir la guerre, la guerre orgueilleuse et frémissante, dans les appels des clairons, dans l'enthousiasme des belles causes ? Quoi de plus beau ? Quoi de plus grand ? Quoi de plus noble ? Quoi de plus prometteur ?... sauf peut-être la concession d'un million d'hectares de terrains pétrolifères que la Standard Oil possède dans le contesté bolivien ! Et « honni soit qui mal y pense ! »...

Ah ! oui : bonne année !

N'allez pas désespérer pourtant. Cette pourriture, ce n'est pas l'humanité. Ce n'est qu'une caste décadente qu'agitent les dernières convulsions de l'agonie. Le gouffre est là, béant qui la guette. Question de temps, question de circonstances, mais elle porte les stigmates formels de la mort. L'humanité, cette parasite que la névrose enchaîne au vice ? L'humanité, ces invertis, ces intoxiqués, ces névropathes ? Allons donc. L'humanité est créatrice, est laborieuse, est solidaire, est fraternelle. L'Humanité, c'est l'innombrable armée des travailleurs qui se fraye à travers les embûches de l'ignorance et de l'autorité un chemin vers la lumière ! L'humanité, c'est l'homme opprimé qui, partout, se relève et se défend ; elle est partout où s'accomplit quelque chose de grand et de beau, de généreux et de simple : c'était, à côté de la dégénérescence bourgeoise de cette année 1928, Amundsen s'élançant vers la mort au secours de l'homme menacé ; c'était

cette poignée, modeste et brave, de l'équipage du « Krassine » ; c'était — ô surtout ! — ce petit marin, Lionel Licorish, de la race de ceux que les blancs civilisés de Pensylvanie ou du Michigan lynchent à propos de bottes, pauvre diable de nègre qu'on fouaille et qu'on méprise, dernier des derniers sur le « Vestris » fatal, qui, dix-huit fois, affronta l'océan tragique pour arracher à chaque plongée une vie humaine à la mort. Voilà l'humanité, celle en laquelle nous espérons, celle dont l'heure approche, celle aux grandes destinées : la nôtre !

Et que nous importe alors les « scandales » financiers ou mondains, les débauches des messieurs à particule. Chaque année qui s'achève voit s'élargir la fosse sanitaire où les enfouira le fossoyeur Proletariat.

Ah ! oui : bonne année !...

QUERCUS

Communications

CONVOCATIONS

Le « Creuset » se réunira :

Le dimanche 13 janvier, à 9 h. 30 du matin, au local : « Le Lion d'Or », 23, place Saint-Géry.

Le dimanche 10 février, à 9 h. 30 du matin, au local.

Les points à l'ordre du jour sont toujours d'un vif intérêt. Les camarades qui désirent se tenir au courant des questions sociales et syndicales se feront un plaisir d'y assister.

CAISSE DE VOYAGE

La Caisse de Voyage est déjà en plein fonctionnement. Les camarades sont priés de se choisir un receveur dans leur atelier, celui-ci viendra verser l'argent dans la caisse centrale à chaque séance du « Creuset ». Que ceux qui ne sont pas encore inscrits se hâtent, s'ils ne veulent avoir un trop grand retard sur les autres.



ASSURANCES SOCIALES

Jusque dans les dernières années, la société bourgeoise, toute empreinte de sa conception individualiste de classe, a ignoré le côté social des maladies. Cependant, elle se rend compte actuellement que les rouages capitalistes modernes ont besoin d'un matériel humain physiquement approprié, capable de supporter l'implacable taylorisme.

Aussi, voit-on surgir à l'ordre du jour la question des assurances sociales concernant les maladies. Cette réforme considérable quant à ses conséquences, soulève de nombreuses sympathies gouvernementales, soit que sa réalisation soit considérée comme un émoulin pour l'esprit revendicateur des masses, soit que de prochains soucis électoraux rentrent en ligne de compte.

Il est certain que, jusqu'à présent, le travailleur qui devenait malade, devait subir, dès qu'il avait épuisé, pour se soigner, ses maigres économies, la bonne volonté de l'Assistance Publique. L'on connaît les caprices de cette dernière; malheur au possesseur d'un modique pécule ou d'une boutique décharnée! Et l'ouvrier songeait à l'angoisse des siens, rapidement condamnés à la misère.

Avec les assurances sociales qui font partie du programme minimum du socialisme, cet état de choses est profondément transformé; outre le paiement d'une indemnité suffisante de maladie, l'ouvrier est assuré des soins gratuits, tant chez lui qu'à l'hôpital ou au cabinet du médecin; les préceptes fondamentaux d'hygiène se répandent plus facilement, les maladies infectieuses sont plus vite dépistées, l'isolement mieux appliqué.

Bref, il en résulte une notable amélioration de la santé et de l'hygiène publiques, comme paraissent l'indiquer l'exemple de pays comme l'Alle-

magne, où elles fonctionnent depuis un certain nombre d'années. Il ne faut pas, cependant, sous-estimer l'importance des progrès appréciables faits en médecine dans ces derniers temps, la salubrité plus grande des nouveaux logements, la diminution de l'ignorance et peut-être de la malpropreté.

D'ailleurs, si nous en croyons le docteur Lick, de Dantzig, le fonctionnement des caisses d'Assurances n'est pas sans nous donner quelques appréhensions: la bureaucratie en est formidable: 27,000 employés, en Allemagne, les frais sont évidemment énormes, d'autant plus qu'il faut payer les palais abritant la paperasserie.

Le nombre de malades est considérable: les faux malades sont nombreux, comme l'indiqueraient les examens de contrôle; les médecins eux-mêmes, rémunérés suivant des tarifs très bas, essayent de se rabattre sur le nombre, cultivent plutôt les maladies et particulièrement la neurasthénie et les troubles hypochondriaques, compagnons habituels des affections prolongées; ils sont, de ce fait, surmenés, examinent superficiellement de trop nombreux malades et manquent de temps pour tout travail de perfectionnement.

Faut-il trouver un remède à ces imperfections dans l'abandon des Assurances sociales, ou dans l'inspection, ou dans la répression sévère des abus, ou dans la fonctionnarisation des médecins? Ce ne serait pas situer exactement le problème. En effet, médecins et assurés présentent une mentalité adéquate à une société ploutocrate, gangrénée par le salariat; toute réforme dans le régime capitaliste est marquée nécessairement du sceau de cette contradiction qui ne disparaîtra qu'avec lui. Dans une société collectiviste, la solidarité économique, nécessaire et agissante, façonnera la mentalité nouvelle qui, tout en confiant à la communauté la protection du travailleur malade, créera chez celui-ci le sentiment de sa responsabilité vis-à-vis de la communauté, et chez le médecin appelé à donner ses soins, avec l'abandon des préoccupations de lucre, la vision de sa véritable fonction sociale.

Dr Charles FONTAINE-VINCENT.

A propos de charbon...

Voici l'hiver!

Cette saison impitoyable, cauchemar de tous les travailleurs, et qui, pour un bon nombre d'entre eux, se dresse en épouvantail, fait déjà sentir toutes ses rigueurs.

La perspective de ces quelques mois au cours desquels les besoins du ménage ouvrier sont plus grands, que le chômage est plus sensible, alors que l'index s'amuse à faire de petits bonds, me fait penser à tous ces fameux « trusts de vente », qui se multiplient, faisant la pluie et le beau temps sur les marchés mondiaux; je songe à nouveau à ces destructions méthodiques en masse de denrées de première nécessité, car nous savons maintenant que, plutôt que de céder des légumes, des fruits et d'autres produits alimentaires en dessous des prix imposés par ces trusts, ou pour maintenir ces prix, on anéantit froidement de grandes quantités de produits alimentaires qui feraient le bonheur de tant de chômeurs, de tant de malheureux!

Ces scandaleuses pratiques symbolisent bien notre civilisation. Ils me font penser à un autre scandale non moins inouï: celui des charbons en 1926.

En ce moment, on envisage les moyens qui permettraient la formation d'un « Trust des Charbons » dans lequel seraient compris tous les pays fournisseurs d'Europe, ce qui nous prouve, évidemment, que la situation du marché charbonnier laisse beaucoup à désirer et cela pour des raisons sérieuses, dont les principales sont le remplacement de la houille noire par d'autres produits moins onéreux, la concurrence effrénée, la surproduction, et aussi, la grève des mineurs anglais, de fâcheuse mémoire pour tous les travailleurs; lutte de grande envergure, ardente, opiniâtre, qui aurait dû provoquer l'admiration et l'enthousiasme des travailleurs du monde entier, mais qui, par sa fin lamentable, fait actuellement sentir ses conséquences sur les conditions générales de travail des mineurs de tous les

pays sans exception, étant donné qu'elle permet aux maîtres charbonniers de Grande-Bretagne de rogner sur les salaires et, de plus, d'allonger la journée de travail d'une demi-heure, sous prétexte de pouvoir concurrencer avec succès sur les marchés étrangers sans devoir recourir au « dumping », et ceci, grâce à l'appui efficace de tous les mineurs d'autres pays, renforcé par la solidarité patronale internationale!

Les maîtres charbonniers de Belgique, tout comme ceux d'Allemagne, de France et d'ailleurs, et les mineurs surtout en subissent les conséquences à l'heure actuelle: les uns sont dupes de leur âpreté au gain; les autres sont victimes de leur manque de solidarité effective, dont certaines personnalités des hautes sphères syndicales portent la lourde responsabilité.

Il est inutile, je pense, de s'attarder à faire ressortir à nouveau que l'action syndicale internationale surtout s'est montrée inopérante au cours de cette grève mémorable.

D'autre part — commercialement parlant, bien entendu — les maîtres charbonniers des autres pays n'avaient-ils pas intérêt à ce que les mineurs anglais obtiennent de très gros salaires et qu'ils fassent diminuer leur journée de travail? C'eût été tout à l'avantage de ceux-ci, puisqu'ils pouvaient sans difficulté abattre un concurrent redoutable que le « dumping » n'aurait pu soutenir ni relever.

Mais, voilà, la réalisation immédiate de plantureux bénéfices inespérés, à un moment où les charbonnages ne faisaient pas d'affaires et que des stocks immenses s'amoncelaient sur le carreau des mines, leur fit perdre toute retenue et l'avenir fut sacrifié au présent.

Et puis encore, la haine, le mépris voués aux travailleurs noirs secondèrent utilement les charbonniers de Grande-Bretagne et leur gouvernement réactionnaire dans la lutte qu'ils menaient impitoyablement contre eux.

Le trafic considérable qui marqua cette époque me rappelle également un incident assez violent qui s'est produit à ce moment au cours d'un Congrès de la Fédération Typographique Belge, incident qui a son importance, puisqu'il met en lumière, une fois de plus, la nouvelle conception du syndicalisme d'un grand nombre de nos leaders, et où le citoyen, ou plutôt « Monsieur Mertens », délégué des relieurs (?) et secrétaire général de la Commission Syndicale de Belgique (!) se prononça CONTRE un ordre du jour présenté par un délégué de Bruges, et qui exprimait le vœu de voir arrêter tout envoi de charbon à destination de la Grande-Bretagne, afin de soutenir les grévistes dans leur lutte admirable, il se fâcha tout rouge, et, au risque d'attraper une attaque d'apoplexie, hurla et vitupéra d'une façon ridicule, disant notamment que **pas une tonne de plus qu'à l'ordinaire** n'était expédiée en Angleterre : le gouvernement s'était borné tout simplement à autoriser les charbonnages de continuer leurs livraisons de combustibles, mais aux clients seulement qui se fournissaient chez eux au moment de la grève.

« Messieurs Mertens » devait bien savoir qu'une telle affirmation était pour le moins osée, puisqu'il est bien placé pour s'imaginer qu'une pareille autorisation devait fatalement entraîner des abus formidables, scandaleux, car il n'était pas **clairement spécifié** aux charbonnages qu'ils ne pouvaient pas dépasser le nombre de tonnes livrées habituellement, et, de plus, il n'était pas très malin de trouver des voies clandestines pour expédier quand même le précieux combustible que l'on pouvait vendre à prix d'or ! C'est tellement vrai, que les chiffres des **statistiques officielles** marquèrent une augmentation sensible à l'exportation, donc au moyen des licences, et que, d'autre part, on peut aisément concevoir qu'il y eut un trafic intense, tant « régulier » qu'« irrégulier », que le charbon prit le chemin de la Grande-Bretagne, que ces expéditions de combustibles furent l'objet de soins et de surveillance comme s'il s'agissait de transporter une cargaison d'or de la Banque Nationale.

Du reste, nous savons tous que le charbon se fit rare, très rare, qu'à ce moment, nous l'avons payé très cher, tout au moins ceux qui sont obligés d'aller le chercher par seau chez le détaillant du quartier ; ceux-là même vous diront « Monsieur Mertens », que bien souvent ils eurent beaucoup de peine à en trouver.

Dès lors, que fit-on, non seulement des immenses stocks amoncelés sur le carreau des mines, mais de l'extraction journalière qui, pourtant, dépasse largement les besoins normaux du pays ?

Il ne faut pas être un as en science économique pour trouver la réponse à cette question : si l'on vit le charbon se faire rare, indépendamment des exportations normales, des livraisons aux clients anglais tolérés par le gouvernement, c'est que les expéditions augmentèrent dans de telles proportions que même les charbons destinés aux besoins du pays prirent le chemin de l'Angleterre, permettant ainsi aux maîtres charbonniers de réaliser des bénéfices fabuleux, et cela au détriment du consommateur local.

La leçon à tirer d'événements semblables s'impose d'elle-même, et cela à plusieurs points de vue : tout d'abord, qu'il est absurde d'espérer des améliorations à notre existence sans exercer une pression sur les patrons ; ensuite, que les travailleurs ne peuvent compter que sur eux-mêmes s'ils veulent aboutir à telle ou telle revendication, que tout ouvrier se doit d'assister régulièrement à ses séances syndicales et de prendre part à la propagande internationale qui, plus que jamais, doit se manifester afin d'unir tous les travailleurs du monde entier sur des bases plus solides et qui permettront enfin de vaincre tous les obstacles et d'empêcher que des mouvements aussi admirables que celui des mineurs anglais puissent être torpillés par ceux-là mêmes qui sont payés par la classe ouvrière pour les faire triompher.

LE ZOULOU.

FAITES DES ABONNES
AU « CREUSET »

Le Pèlerin de Moscou

Cinquante jours à travers la Russie Nouvelle

« L'U. R. S. S., il faut sans cesse le redire, pays hétéroclite et sur lequel le voyageur partial, qui ne veut voir qu'un côté des choses, peut mentir audacieusement tout en ne rapportant que des vérités. »

Luc Durtain

(« L'Autre Europe : Moscou et sa foi »)

(Suite.)

VISAGES DES VILLES ET DES CAMPAGNES

Je m'étais réveillé, ce matin-là, vers 6 heures, après une nuit excellente dans un wagon-lit confortable. Le jour éclairait à peine la campagne. C'était lugubre comme un décor d'exécution. La lumière roussâtre, qui fusait à travers les nuages, éclaira graduellement le paysage : forêts de bouleaux et de sapins chargés de neige, car la neige couvrait la terre. Champs maigres ; rarement des isbas basses ; des marais, le tout d'une indicible mélancolie. Et ainsi, le film de la campagne russe, sous le manteau blanc, qui ne devait plus la quitter avant le prochain printemps, s'allongeait, s'allongeait le long de la voie. Au point de vue touristique et pittoresque, cela présentait un médiocre intérêt. Plaine basse, infinie et la neige toujours, partout, ouatait cette désolation, parfois une rivière d'encre corrodaient cette blancheur. De loin en loin, de rares isbas agenouillées. Aucune manifestation de vie, c'est à peine si l'on devinait des terres labourées sous la neige. Puis des bois, des bois encore d'où l'on s'attendait à voir surgir des loups, des ours, voire quelque humain préhistorique, tellement ce paysage semblait loin de la vie civilisée. Enfin, des agglomérations. Des rues rectilignes le long desquelles s'épaulaient des maisons de bois, quelques-unes de pierre et, les dominant, l'église orthodoxe au style mi-byzantin, mi-moscovite, avec ses cinq bulbes versicolores ou dorés. Aux environs de Leningrad surgissaient des centres industriels importants ; les cheminées d'usines remplaçaient les sapins. Le ciel était d'encre à l'horizon ; des aiguilles

de glace se collaient contre la double paroi de verre des portières ; pourtant, sur le sol, la neige, toujours, partout, encore la neige...

A la gare, une foule innombrable nous attendait : foule noire, dense, houleuse, piquée de drapeaux rouges ; plus noir encore, un détachement de marins ; autour de cette masse, la guirlande blanche de la neige. Les photographes s'affairaient ; hachant les discours, les musiques jetaient, dans le matin froid, des bribes de l'« Internationale ». Les marins saluaient, des hommes se découvraient, d'autres levaient leurs poings noués à la hauteur de leur épaule. Ceux d'entre nous qui s'écartaient de la tranchée ouverte dans cette foule, étaient saisis par dix, par vingt bras qui les soulevaient et les portaient à travers la joie et les cris. Nos autos étaient loin que nous parvenaient encore les « da zdrazdvoïet delegati »...

Leningrad est une grande ville moderne (1 million 600.000 habitants). Il y a à peine deux siècles que Pierre-le-Grand en jeta les bases. Située sur le delta de Neva, la ville est sectionnée par les différents bras du fleuve en plusieurs tronçons, que relient une dizaine de ponts, souvent très longs ; celui de Roventvo, qui enjambe la Bolchaïa Neva, à côté de la forteresse de Petropavlovski, a bien 750 mètres de longueur. C'est évidemment la portion continentale qui est la plus importante. Les avenues sont larges, très belles, avec de hautes bâtisses coosses. Des magasins très riches, y déployaient autrefois un grand luxe d'étalages. Des théâtres, des monuments, des jardins. Une foule presque élégante s'y promenait. J'ai vu ça sous la neige : des trai-

neaux filaient comme l'éclair au galop de leurs petits chevaux nerveux.

Le soir, la Perspective Newsky était particulièrement animée. Le public nombreux y circulait, y étalait châles brodés et chaudes fourrures. Le vêtement masculin était plus européen qu'à Moscou. Malgré la température, les gens s'y promenaient à leur aise, descendant la perspective, stationnant aux devantures; coulée lente, bruyante, joyeuse des hommes qui avaient conquis ces boulevards, dont les chassait autrefois le luxe de la grosse bourgeoisie petersbourgeoise. Place Alexandre les promeneurs faisaient demi-tour. Va et vient qui se prolongeait jusque tard dans la nuit.

Leningrad possède de belles avenues, des parcs magnifiques, d'innombrables palais. Sur la Newsky, devenue l'Oktiabrie prospekt, je n'ai pas vu beaucoup de traces de la Révolution; mais ailleurs, certains monuments se sont écroulés sous les coups de canon. Des murs sont criblés de cicatrices de la variole rouge. Du palais de justice, il ne restait pas grand chose. Dame, on s'est bien battu dans la ville. Leningrad était la ville aristocratique, résidence de la famille impériale, dont le faste était incroyable. La noblesse et la bourgeoisie y rivalisaient de luxe. Il y a des rues comme celle des Millionnaires, où les palais se succèdent les uns aux autres. Tout le long de la Bolchaïa Neva ce ne sont que grands hôtels particuliers, monuments. La qualité architecturale en est souvent médiocre et disparate dans ses détails, mais dans l'ensemble c'est grand et beau. Mes yeux eurent beaucoup de mal à s'habituer aux couleurs des façades, qui sont d'ocre, de rouge, de cinabre, puis devinrent sous le ciel gris ou à travers les fins tissus de neiges, des verts et des roses tendres, très doux au regard.

Un dimanche, nous avons fait une excursion à Sergievsk, une soixantaine de verstes de Moscou. Le matin, en bande joyeuse, nous avons pris d'assaut un brave train de banlieue, dont les banquettes de troisième n'avaient pas grand chose à envier aux nôtres. Nous étions là avec des banlieusards

chargés de provisions, des soldats permissionnaires qui s'en retournaient passer quelques jours dans leur village, et les questions pleuvaient dru sur les pauvres. Ils n'étaient pas toujours très compliqués dans leur compréhension des événements politiques qui avaient bouleversé leur vie et ils ne comprenaient pas très bien l'insistance avec laquelle nous leur demandions s'ils vivaient plus heureux aujourd'hui qu'autrefois. La question pour eux était absurde. Un vieux paysan, après qu'il se fut fait expliquer par notre ami Weiner que nous étions venus de tous les coins d'Europe pour voir de nos yeux les œuvres de la Révolution fut tellement ému de ce gage d'intérêt qu'il se mit à pleurer en serrant les mains au hasard, et il nous raconta, dans son éloquence expressive de primitif, les exactions odieuses dont il avait été l'impuissante victime jusqu'au jour de la Révolution. Il ne comprenait rien aux histoires du gouvernement, mais il avait reçu sa terre, on l'avait libéré du maître, du tsaroste et du pope : son travail était à lui. Comment pouvait-on lui demander s'il était plus heureux ?...

Deux soldats, libérés du service militaire, nous déballèrent leurs valises. Ils avaient quitté leurs villages, illettrés, ignorants de toutes choses, ils s'en retournaient savants ! Ils avaient appris à lire, à écrire et à compter. Avec fierté, il nous faisaient voir leurs cartes de membre du « Parti » et du « Mopr » (Secours Rouge). Ils avaient été gavés d'économie politique; leurs doigts épais et gourds, feuilletaient les nombreuses brochures qu'ils emportaient là-bas au village pour instruire les anciens. Ils étaient très fiers de leur savoir. Et j'imaginai le travail fantastique de propagande que devaient effectuer ainsi ces dizaines de milliers de miliciens nourris de léninisme durant deux ou trois ans et lâchés ensuite jusque dans les bourgades les plus reculées.

Nous allions, à Sergievsk, visiter le fameux monastère de Saint-Serge, la « Triokossergievskaja lavra », qui avait été la plus vaste et la plus profitable fumisterie religieuse de toutes les Russies. Pour y arriver, nous eûmes à

affronter pas mal de fondrières boueuses qui firent de notre promenade, depuis la gare, un véritable « steeple chase ». Le guide nous arrêta sur une colline d'où nous découvrions un panorama magnifique. Le monastère, qui est très étendu, découpait les tours, les torsades, les clochetons, les lanternes de ses trois églises et la silhouette tourmentée de ses nombreuses dépendances. Il est peu de villes en Russie d'un type local aussi accusé.

Contre la haute muraille, dont les moines d'Ivan-le-Terrible ont entouré le monastère, pour le préserver des incursions polonaises, se tenait le marché. Je n'avais jamais vu capharnaüm pareil. C'est d'ailleurs un marché célèbre. Sergievsk étant un centre très important situé à la bifurcation de grandes routes nationales. Des centaines, peut-être des millions d'attelages, les plus curieux, formaient en quelque sorte une enceinte au milieu de laquelle les marchands avaient déversé leurs produits. D'autres occupaient d'innombrables petites boutiques de charpente, groupés par rues, et par genre de commerce — et quel commerce ! On y vendait de tout sur ce marché; j'y aurais vu vendre des esclaves que je n'en aurais pas été surpris, tant ce spectacle était neuf pour moi et évoquait les marchés d'Orient. Il s'y faisait un commerce très important d'objets de l'industrie paysanne, travail de « Koustari », jouets de bois taillés à la main, boisellerie, etc.

Le soir, au retour de la visite du célèbre monastère, nous avons été prendre un renas chaud dans un restaurant coopératif près de la gare. Mêlés aux ouvriers de l'endroit, nous avons mangé un « borchtch » succulent et l'inévitable volatile rôti — je n'ai jamais su si c'était du corbeau ou du pigeon — avec des fèves, le tout arrosé d'un verre de Narzan cristallin, pour 60 kopecks. Et, comme le train retardait sur l'horaire, une fanfare vint nous distraire — ce qui n'était pas nécessaire — afin que nous emportions de notre passage dans l'ancien fief des moines de Sergievsk un souvenir agréable. Et le train vint — comme toutes choses quand on sait attendre, dit-on. Nous étions loin dans la nuit que s'époumonnaient encore dans leurs instru-

ments les braves gens dont nous avions été les hôtes d'un jour.

Ce retour fut troublé par un pénible événement. Une immense lueur éclairait la nuit; nous pressentions quelque catastrophe. En effet, en traversant une petite ville, nous vîmes plusieurs bâtiments en feu, torches immenses crachant au ciel le sang rouge de l'incendie. C'était une coopérative très florissante dont rien ne put être sauvé des flammes.

Ivanovo-Vosnescensk est une cité exclusivement industrielle, où la bourgeoisie, rare, ne fit jamais rien pour édifier quoi que ce soit d'intéressant. Il n'y a guère que quelques grandes demeures seigneuriales, que des usines et des maisons de bois, basses, alignées en ruelles. De commerce, pas de traces : la population ne devait pas avoir assez de ressources pour s'y approvisionner. Sans doute, l'aspect d'Ivanovo s'était-il modifié. Les palais étaient devenus des édifices publics : maisons syndicales, soviets, écoles, universités. Quelques coopératives étalaient des produits alimentaires ou autres. Mais ni la topographie, ni l'architecture de la ville n'étaient changées. On bâtissait, certes, et beaucoup même, mais c'était dans la banlieue : la cité ouvrière, aux larges allées gazonnées qui alignaient en quadrilatères parfaits, ses immenses cubes de maçonnerie nouvelle.

J'avais vu la campagne sous la boue, je l'avais vue sous la neige. J'eus voulu la voir sous le soleil, par un beau jour d'été. L'hiver, c'est l'expression ultime de la monotonie, en Russie plus qu'ailleurs; rien n'y vit, rien n'y bouge, si ce ne sont les corbeaux qui tournoient d'un vol lent au-dessus d'une charogne. Si j'en croyais cependant ce qu'on m'en racontait et ce que m'en montrait le théâtre ou le cinéma, le village russe est très curieux dans ses mœurs et dans sa couleur. Ses mœurs, évidemment, sont barbares et, comme telles, violentes et sentimentales. J'ai vu des danses — et ce sont elles qui traduisent le mieux une âme collective — très ingénues, très sobres et j'en ai vues, des mêmes contrées, de sauva-

ges; même observation pour la musique et le chant. Les vêtements sont faits de lumière colorée : fichu enjolivé de chamarrures vives; taille serrée de blouses de soie ou de satin; jupes hautes et amples, plissant sous les seins, dans une gamme qui rit au soleil comme une âme d'enfant. C'est gai, c'est beau, c'est vivant. Quand les femmes s'assemblent, c'est une frise de lumière. Vienne un gai compagnon: barbe hirsute, tignasse d'étope blonde, roubachka verte, botté jusqu'aux cuisses, la « garmochka » minuscule entre ses mains, et la frise se balance, s'ébranle, saute..., les mains claquent, les pieds tambourinent, les cris fusent : alors c'est la plus belle fête des yeux que l'on puisse imaginer. Mais que les voix se taisent, que le soleil se dérobe, que les maisons se ferment, et c'est la désolation sordide, fangeuse des villages morts...

Depuis la veille au soir, nous roulions très, très lentement à la manière russe. Le matin, au réveil, nous étions en pleine neige et cela continuait... Pourtant nous voyagions au Sud. Je pourrais difficilement traduire la mélancolie de ce paysage sous la neige. N'étaient-ce les isbas, quelques bouquets d'arbustes, on n'aurait pu déterminer ce qui était le ciel et ce qui était la terre, cela se confondait en un gris laiteux, partout, devant, derrière, au-dessus de nous... A l'approche des villes, des files de traineaux glissaient, anneaux d'un long serpent noir, dans la campagne. Les gares apportaient une note un peu plus vivante; encore que les Russes vont et viennent avec beaucoup de lenteur. Dès que le train stoppait, chacun descendait avec son samovar nickelé, à la recherche de « kipiatak ». Une brave femme, en sautant sur la voie, tomba et s'étala sur le balast, sa bouilloire était vidée, elle n'a pas eu de « tchaï » et c'est ce qui la désolait. Le train repartit dans la neige... dans la neige... dans la neige qui partout montait, comme un déluge de lait...

Nous traversâmes ensuite une plaine immense, infinie, sans une brousaille, sans un arbre, sans rien qui ra-

pelât la vie. Tout là-bas, cependant, quelque chose rampait sur la neige — insecte noir sur un drap blanc. C'était un chariot. Où allait-il puisque nous étions au bout du monde?... Après avoir dépassé Koursk, où nous déjeunerâmes, le paysage changea de physiologie : il était plus boisé, plus accidenté, mais toujours la neige, quoique nous approchions de l'Ukraine. Les isbas aussi changèrent d'aspect : leur toit de chaume devenait plus aigu, elles s'égayaient de crépis blanc, et les encadrements des fenêtres étaient rehaussés d'ornements bleus ou rouges.

Il était nuit déjà lorsque nous entrâmes en gare de Karkhof; une réception cordiale, simple, nous fut faite dans un hall de la gare. Comme il était trop tard pour faire quoi que ce soit dans la ville, chacun s'en retourna se coucher dans le sleeping qui devait nous servir d'hôtel roulant durant dix-sept jours. Le lendemain matin, à la pointe du jour, j'étais sur pied, sachant bien que j'aurais le temps de faire connaissance avec Karkhof avant que mes camarades ne seraient prêts à se mettre en route.

L'aspect des rues de la capitale d'Ukraine est sensiblement le même qu'ailleurs. Maisons délabrées voisinant avec de superbes édifices — violente opposition du passé et du présent —; des rues mal ou pas pavées; des églises — aujourd'hui désaffectées — en grand nombre. Il m'a semblé que le commerce privé y était plus développé qu'à Moscou. Les coopératives, cependant, y étaient très nombreuses et y détenaient tout le gros commerce. Les petites boutiques d'artisans étaient assez mal conditionnées. La population est vive, le train de vie plus accéléré; un sang plus chaud coule dans les veines. Les gens y étaient mieux habillés qu'à Moscou. Les femmes y avaient aussi une préférence plus marquée pour les châles aux couleurs vives. Cependant j'y ai vainement cherché le costume ukrainien, qui est si joli.

En Ukraine s'opère une concentration industrielle très importante; on sent que toute la vie de Karkhof s'en trouve modifiée. Le cadre de la ville est devenu trop étroit, les maisons trop

petites. Des cités ouvrières s'élèvent; les administrations publiques font édifier des bâtiments considérables. J'ai visité les chantiers du Palais de l'industrie. Ils occupait à eux seuls l'emplacement d'une petite ville et il ne s'agissait ici que d'un groupe d'édifices où se concentreraient tous les trusts de la République Soviétique d'Ukraine. Une aile était terminée, ou à peu près, c'était un bâtiment colossal, comprenant sept étages et couvrant une superficie de 5 hectares. Diverses expositions y étaient organisées; témoignant de l'extrême virilité d'un peuple retrouvant, avec la libre expression de ses dons raciques, l'audace des grandes réalisations.

Nous approchions de Stalino, centre d'une région métallurgique et minière. Au lever du jour, nous avions traversé une contrée intéressante : sol moutonneux, coquets villages, et... du soleil. Il y avait longtemps que je n'avais vu le soleil. Cette vision riante ne fut que de courte durée. Les nuages envahirent le ciel; la neige se remit à tomber et un paysage noir, dramatique, coupé des masses sombres de terrils, de hautes cheminées me ramena dans notre Centre industriel.

La ville, cité de travail, tracée en damier, n'offrait rien de particulier, si ce n'était sa population vive, enjouée; qui s'obstine à fêter sur le verglas perfide la fête du X^{me} anniversaire. Comme dans les moindres bourgades de l'Union Soviétique, une exposition régionale y avait été organisée, à laquelle participaient jusqu'aux petits « malchiki » des écoles; les industries les plus rudimentaires y voisinaient avec les plus modernes objets manufacturés. Le tout souligné de graphiques suggestifs témoignant de l'impétuosité de la poussée industrielle et agricole.

A Moscou j'avais insisté pour aller au Donbas, je voulais visiter des mines de charbon et rapporter à nos « mineurs » les conditions de travail et d'existence de leurs frères du Don.

Des délégués de syndicats vinrent me prendre en auto pour me conduire dans une petite localité des environs. Visite du Palais du Travail que les

syndicats locaux avaient fait construire. Bâtisse très importante avec théâtre, salles de réunion, d'exposition, de jeux, de travail, section pour les clubs de femmes, cours professionnels, en tout 70 salles spacieuses et bien aménagées. Une exposition de peinture y était organisée, manifestation artistique dénotant, chez quelques exposants, un talent supérieur. Visite des chantiers d'une nouvelle usine à coke et produits chimiques; mais, comme c'était dimanche, nous ne pouvions que nous épuiser à une gymnastique parmi les gravats, les poutrelles, dans la neige que le vent nous jetait à la figure comme des paquets d'aiguilles. C'est incroyable ce que l'on construit en U. R. S. S.

Au retour, j'ai visité des habitations de mineurs. D'abord une « ancien régime » — il y en a encore un grand nombre, quoiqu'on en bâtit sans cesse de nouvelles — elle était d'une pauvreté triste à faire pleurer : une pièce aux murs chaulés, qu'ornaient quelques images pieuses, dans un angle, une icône sous verre, devant laquelle brûlait une veilleuse, tandis que sur la cheminée trônait un buste de Lénine. Les meubles étaient rudimentaires et tassés les uns sur les autres. Malgré le sol battu en guise de parquet, il y faisait propre. Y vivaient le père, la mère et deux enfants, dont un bébé de 15 mois. J'étais resté après les autres pour embrasser l'enfant, et la mère ne voulut plus me laisser partir. J'eus beau lui dire que je ne la comprenais pas, elle continuait à m'expliquer des choses relatives à son habitation que je devinais à sa mimique. Mais que pouvais-je faire? Les nouvelles maisons ont quatre pièces pour un ménage. Celle que je visitai était habitée par une famille composée du père, de la mère et de deux jeunes filles de 18 et 20 ans. L'aménagement intérieur était très sobre, mais propre et confortable. Les mineurs ont la jouissance gratuite de leur habitation.

Le lendemain, nous nous sommes rendus à la mine. Nous avons fait, pour y aller, un voyage fantastique en auto. Le vent soufflait en tempête. Du bout de la plaine, il accourait, poussant devant lui des nuages de nei-

L'Index-number à 852 !...



Renforcement de la lutte réformiste contre les ouvriers révolutionnaires

Voilà donc une nouvelle victoire réformiste ! L'index officiel du pays ne marque qu'une hausse de 7 points, le portant ainsi à 852 (celui de Bruxelles est à 903). Dieu soit loué ! Voilà une saine blague d'écartée ! L'on pourra enfin tenter de régler le compte de ceux qui sont toujours prêts à troubler cette « bonne entente entre patrons et ouvriers ».

Car, au fond, c'est cela la situation !

Que les 7 points de hausse de l'index n'expriment nullement le renchérissement réel du coût de la vie — chose que chacune de nos familles a constaté à ses dépens — et qu'il y a de ce fait une nouvelle diminution de la valeur d'achat des salaires à enregistrer, cela est le moindre des soucis de nos bons chefs réformistes. La paix est sauvée et puis nous aurons 5.50 fr. au 1^{er} janvier pour les 32 points que l'index marque au-dessus de celui auquel correspond conventionnellement notre salaire actuel.

LES TROUBLE-FÊTE.

Car vous pensez bien que certains confrères — toujours les mêmes — s'étaient déjà accaparés du fait de la hausse rapide de l'index pour reprendre leurs propositions d'« apaches » de péréquation des salaires sur la base de ceux d'avant-guerre.

Le « principe » de la péréquation des salaires, n'est évidemment pas méchant « en principe ». Mais les moyens qu'ils préconisaient pour réaliser dans la « pratique » ce « principe », faisaient hérisser les derniers cheveux — « loyaux et de toute sincérité » — sur le crâne serein et luisant de Louitche. Même, un directeur d'une maison importante de la place — qui, dans le temps en défendait bien d'autres ! — en était comme deux ronds de flan.

Imaginez-vous que ces trouble-fête osaient prétendre que seule la lutte des ouvriers — ce vieux principe syndical

— pouvait permettre aux ouvriers d'améliorer leur sort; plus, ils déclaraient que voter leur ordre du jour signifiait être prêt à passer par dessus la tête de tous ceux qui s'opposeraient à leurs justes revendications ! Et cela a été voté à l'unanimité des membres présents, moins une dizaine de voix.

DES SANCTIONS S'IMPOSENT !

Il faut admettre que c'est là une situation qui ne peut perdurer. Jusqu'ici, les rapports entre les patrons et les C. C. étaient des plus cordiaux. Mais, lors du renouvellement du contrat, tout a failli se gâter. Les patrons commentaient à douter de l'influence réelle des chefs réformistes; de la possibilité d'imposer leurs conditions d'exploitation accrue des travailleurs du Livre par le canal des parloires paritaires. Les résolutions énergiques des typos bruxellois et leur menace de grève avaient ébranlé la confiance patronale dans les chefs syndicaux et avaient sérieusement mis à l'épreuve la « paix » cordiale réformisto-patronale.

Pour le plus grand bien des « principes » chers aux patrons et aux dirigeants réformistes, il faut en finir avec les trouble-fête !

La grande offensive a commencé par la compétition au Comité de Bruxelles, préparée de longue haleine par une campagne systématique de men songes dans le journal fédéral et dans l'organe effortiste. Cette compétition est pour eux un coup de sonde qui doit indiquer dans quelle mesure les typos bruxellois sont prêts à se taire sous la menace de la résolution politique Mertens. Les typos doivent choisir :

Lutter pour la réalisation de leurs revendications sous la direction des camarades de gauche, ou bien

se laisser diviser au grand profit des « principes » des patrons par les dirigeants réformistes. G. V. d. B.



LE PRESIDENT BAFUILLE...

A l'époque où l'Association fut obligé d'imposer momentanément une cotisation différentielle à ses membres, on vit surgir une série de « syndicalistes » qui s'étaient ignorés eux-mêmes jusqu'à ce jour. Leurs convictions étaient d'autant plus tenaces qu'ils les puisaient dans le fond de leur portemonnaie. Et notre ciel s'enrichit de nouveaux astres. Nos camarades qui suivent les assemblées syndicales connaissent ces petits jeunes gens encadrés de quelques bonzes du C. C. Il n'est pas un poste vacant, quand ce ne serait que pour la moindre commission, pour la plus petite délégation, qui ne soit brigué par ces « compétences ». Si, par hasard, ils parviennent à se faire nommer, ils y sont réduits à un mutisme complet, sinon au plus pitoyable bafouillage. Voyez « leur » président !... Ayant à donner connaissance des membres nommés par l'assemblée pour la commission du journal local, il annonça avec l'ahurissement qui le distingue :

« — Voici la liste des nouveaux membres du nouveau comité pour le nouveau journal !... »

N'insistons pas, c'est « leur » président.

LES CANDIDATS DU « PEUPLE »

Evidemment, « Le Peuple » ne peut pardonner à notre Association d'être « neutre », de ne pas vouloir considérer le parti socialiste comme parti unique et officiel des travailleurs — voyez budget de la gendarmerie. N'étant pas « socialistes », tous ceux qui sont syndicalistes et résistent aux tentatives de main-mise politique sur notre organisation, sont taxés de communistes. Communistes ceux qui voulaient faire péréquater leurs salaires il y a quel-

ques mois; communistes ceux qui résistent à la politique défaitiste du C. C.; communistes ceux qui dénoncent la collusion du syndicalisme « socialiste » avec la bourgeoisie; communistes ceux qui osent parler de lutte de classes et agir comme ils parlent; communistes ceux qui ne prennent pas d'abonnement collectif au « Peuple »; communistes tous ceux qui ne pensent pas comme eux, ou, plus simplement, ceux qui osent encore penser au lieu d'obéir simplement.

« Le Peuple » — c'est l'ouverture de la foire électorale — exulte parce que deux ou trois candidats de son cœur ont réussi, après un bourrage de crâne intensif tant de la part du « Peuple » que de la part du « Bulletin de la Fédération Typographique », à « triompher » de quelques voix sur leurs adversaires. Pourquoi le « Peuple », — qui est pourtant bien renseigné — ne donne-t-il pas des noms et des chiffres ? Le dernier « poll » de l'Association Typographique est cependant une victoire pour le « Peuple », nous le reconnaissons volontiers. Car son candidat, Theunissens, bat de 4 voix — 512 contre 508 — son compétiteur, modeste travailleur sans galons, mais excellent syndiqué. Quand on sait que le secrétaire fédéral dirige les services d'imprimerie du « Peuple » et qu'il a rationalisé la boîte — tout bénéfice pour « Le Peuple » — avec tellement de doigté qu'il a failli provoquer une mise-bas du personnel et que 8 de ses compagnons ont préféré quitter la maison et abandonner les avantages qu'ils y avaient acquis plutôt que de se voir humiliés quotidiennement par ce « syndicaliste » du pognon, quand on sait cela, on comprend que la nomination d'un tel candidat remplit ce journal de joie... et

les autres patrons donc. Car, enfin, quand ce seront des semblables à lui qui dirigeront l'Association, le personnel du « Peuple » n'aura plus à encaisser le préavis de son personnel pour non-acceptation des revendications de l'Association Typographique. Il ne sera plus questions de revendications... mais de la bonne entente entre patrons et ouvriers. Aussi, « Vive l'échec communiste ! »

QUAND LA CONSCIENCE PARLE

Ce petit jeune homme n'en rate pas une. Il vient de faire circuler dans quelques grands ateliers une lettre ouverte où il est question de Quercus, du catéchisme communiste, de Voltaire — pauvre chéri ! — de meilleur avenir ; de bonnes conditions de travail, le tout suivi de la nomenclature des candidats de l'« Effort ». Vous vous rendez compte des meilleurs conditions de travail, avec la collaboration de M. Dewit.

L'occasion était bonne pour ce jeune « à la volonté ardente », pour se signaler une fois de plus à la reconnaissance de Messieurs les patrons et autres directeurs. Ça lui a réussi dans le passé, lorsqu'avec l'aide de l'Embusqué, il a troqué ses « confessions d'un jeune communiste repentant » contre une place de journaliste au « Soir ». Il a eu l'occasion ensuite de témoigner son « ardente volonté » en se faisant le rabatteur — on ignore à quel tarif — de M. Joseph Douillet, le représentant du Comité Central Industriel et conseil organisateur des émigrés blancs russes en Belgique. Il y avait moyen, à propos du renouvellement du comité, de démontrer jusqu'où pouvait s'abaisser un transfuge quand on le paie bien : il n'a pas raté l'occasion. Une fois de plus, sa « conscience » a parlé ». Ce petit est beaucoup plus Goffin qu'on ne le croit...

B...ALLOT !

Dans l'imprimerie « oiseau » évolue un tout petit bout-de-chique dont le nom, le physique et le moral ont tellement d'analogie avec ce qualificatif que tous les compagnons de cet atelier le considèrent comme tel, surtout depuis le jour où, de son propre chef, il a retiré son préavis.

Mais voilà que, ce petit homme, si peu dangereux pourtant, « commissionnaire » attitré aux adhérents (on n'a jamais douté qu'il y fut pour autre chose !), s'est révélé soudain comme étant capable des pires méchancetés.

Evidemment, nous ne le rendons pas tout à fait responsable de son manque de cœur et d'intelligence, mais, au moins, puisqu'il sait pertinemment qu'il est un grand B...allot (on le lui a assez dit !), à son âge, il devrait tout de même avoir suffisamment d'esprit pour se taire et ne s'occuper de rien du tout.

PAUVRE « GENERAL »

Le général en chef de l'état-major de « Crève-Cœur » n'a pas le sourire.

Il y a de quoi, reconnaissons-le, quand on sait qu'il s'est présenté au poll avec l'idée de chambarder tout et que, malgré une longue préparation et toutes sortes de procédés, les uns plus ridicules que les autres, malgré toute sa science et la valeur incontestée de sa stratégie, il n'a obtenu que 4 voix de plus que son compétiteur, qui n'est pourtant qu'un tout « petit chef de file ».

Après une telle campagne, c'est pitoyable !

Une remarque relative à cette candidature s'impose encore : Non seulement le général, ni son officier d'ordonnance, n'ont pas eu le courage de se présenter contre des camarades « ouvriers » influents n'ayant en vue que l'intérêt de notre Association tout entière, mais ils ont sollicité tout spécialement leurs suffrages aux compagnons « journalistes », en creusant un peu plus profondément le fossé entre ceux-ci et ceux des maisons de la-beur.

On constate, une fois encore, que ce sont ceux précisément qui crient le plus fort en accusant les autres de « diviseurs » qui agissent dans l'ombre et dressent les uns contre les autres des membres de l'Association.

Le général et son officier d'ordonnance bouffon, se représenteront-ils au poll ? Pour le général, c'est quasi certain, mais, alors, nous serons autorisés à déclarer publiquement qu'il a perdu tout sens moral, qu'il est plus intéressé que dévoué.

Les Arts Graphiques, S. C.
Chaussée de Harecht 201
Schaerbeek